IV Histoire

Aigle Denise (éd.), *L'Iran face à la domination mongole*

Téhéran, Bibliothèque iranienne 45,
Institut français de recherche en Iran, 1997,
16,5 × 23,5 cm, 355 pages et 17 planches.

D. Aigle a réuni dans cette publication collective l'ensemble des communications présentées du 26 au 28 Octobre 1992, dans un colloque organisé par Jean Aubin à Pont-à-Mousson. La tâche de l'éditeur n'a visiblement pas été facile. Toutes les communications sont à la fois de bon niveau et fort utiles, chacune dans son domaine. Encore a-t-il fallu trouver un ordre qui rende l'ensemble abordable au lecteur, ensemble que présente fort utilement l'introduction de D. Aigle (« L'Iran face à la domination mongole », p. 11-19).

Une première partie est consacrée à l'Iran à la veille de l'invasion mongole, qui permet de comprendre comment les populations allaient réagir, ou plutôt laisser s'opérer l'invasion. Chahryar Adle y présente « Une contrée redécouverte : le pays du Zūzān à la veille de l'invasion mongole » (p. 23-36). Elle concerne l'histoire de l'un de ces condottiere iraniens, « Malik Qawwām al-Dīn Ḥwāğa Rāzī... Abū Bakr b. 'Ali » du Zūzān, pays situé au sud du Khorassan, qui sut à la fois prendre la place du seigneur en titre du Zūzān, et se faire admettre par le Khwârizm Shâh, pour constituer une domination qui s'étendit un moment « des limites méridionales de Nichapour aux ports septentrionaux de la péninsule Arabique, et des frontières orientales du Fars aux limites occidentales du Caboulistan et du Sind » (p. 24). Cet ensemble qui permettait à ce seigneur de tirer profit du commerce de l'Océan Indien, commença de se désintégrer lorsque le Malik fut assassiné par ses émirs, à Ispahan en janvier 1218, son fils étant lui-même vite évincé (en 1220) par son général-en-chef déjà en fuite devant les Mongols, lui-même exécuté, et son fils après lui, en 1224. On comprend, en dépit d'une difficulté relative à suivre le fil des événements, comment cette désintégration de l'empire kwârizmien, à partir de 1220 (dont se réjouit encore le calife abbasside), au cours de laquelle de nombreux « émirs...n'ayant plus de maître se prirent pour des rois » (p. 34) fraya un chemin aisé à l'établissement du pouvoir mongol. La communication du Jürgen Paul, placée à la suite de celle de Ch. Adle (« L'invasion mongole comme « révélateur » de la société iranienne », p. 37-53), est plus accessible au non-iranisant, mais peut-être moins probante. Elle analyse comment, face aux Mongols, les émirs kwârizmiens, les notables urbains, le menu peuple des villes se défendirent ou pactisèrent en fonction de ce qui leur semblait être leur intérêt le plus immédiat, l'organisation de la défense se faisant au niveau des quartiers (*maḥalla*), des professions et des factions juridiques ou religieuses. J. Paul trouve à cet éparpillement de la résistance, qui ne pouvait conduire qu'à la catastrophe, une raison historique (« Le niveau inférieur du pouvoir, celui des roitelets et des chefs locaux, avait été antérieurement détruit par la politique impériale du sultan », p. 50 ; en fait, ces chefs locaux étaient tout prêts à reparaître, si on a bien compris la communication précédente ?), mais on sent que son analyse est guidée par son attention aux « unités de petite taille » (p. 49), qu'il pose comme fondamentales dans la société iranienne. Les deux approches ne concordent donc pas tout à fait.

Dans la deuxième partie, « Les Ilkhans et l'Occident », ont été réunies deux contributions. La première est celle de Jean Richard : « D'Alğigidaï à Ġazan : la continuité d'une politique franque chez les Mongols d'Iran » (p. 57-69). Après avoir rappelé les idées que les chrétiens d'Occident avaient pu se faire des peuples d'Asie intérieure depuis le milieu du XII^{e} siècle, et la légende du Prêtre Jean mise en circulation par les chrétiens de Mésopotamie, J. Richard met en lumière la volonté des Ilkhans, à partir de 1262, de provoquer une action concertée au Proche-Orient, des Occidentaux et des Mongols qui n'exigent plus de leurs alliés potentiels, conformément à la tradition mongole, une soumission inconditionnelle, mais proposent désormais une alliance conçue sur un pied d'égalité, se donnant pour objet de rétablir la domination franque en Palestine. Il montre qu'en dépit de la chute d'Acre en 1291, et de la conversion de Ġāzān à l'islam, cette politique a été poursuivie jusqu'à la dernière grande offensive mongole au Proche-Orient en 1312-1313, seule la paix signée avec les Mamelouks en 1325 la rendant sans objet. Cette politique est révélatrice, à sa manière, de l'influence, relative mais certaine, que les chrétiens orientaux qui en étaient les promoteurs, devaient avoir auprès des Ilkans. La deuxième contribution, de Jacques Paviot, sur « Les marchands italiens dans l'Iran mongol » (p. 71-86), fait le bilan de trente années de recherche sur ce thème : les routes que les marchands empruntaient pour se rendre à Tabriz, où il semble que l'accès par Trébizonde fut au moins autant utilisé que la route de l'Ayas ; la présence de ces marchands attestée dès 1263 (on pourra rapprocher cette date de celle de 1262 mise en valeur dans la communication précédente : les chrétiens orientaux n'étaient donc peut-être pas seuls à inspirer la politique à l'égard de l'Occident ?), marchands vénitiens puis génois, mieux implantés chez les Ilkhans que les premiers, tous résidant dans le même quartier franc de la ville de Tabriz (*maḥallat al-Ifranğ*, p. 79) ; le commerce des marchands italiens à Tabriz connu par les archives ou l'ouvrage de Pegolotti. J. Paviot reprend sur les opérations des commerçants génois, « surtout florissants de 1300 à 1314 puis de 1338 à 1344 », les conclusions de M. Balard ; il apprécie ce qu'était Tabriz et l'Iran mongol pour le commerce italien (une « base d'infiltration commerciale en Asie », essentiellement la Chine), et l'impact de ce commerce pour l'économie iranienne, non négligeable sans doute puisque les Jalāirides s'efforcèrent de le faire renaître après la chute des Ilkhans.

BCAI 17 (2001) Aigle Denise (éd.) : L'Iran face à la domination mongole, recensé par Jean-Claude Garcin
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

Une troisième partie est consacrée à l'histoire politique. L'apport de Charles Melville (« Abū Saʿīd and the Revolt of the Amirs in 1319 », p. 89-120) est une analyse fine de la révolte des émirs Irenjin et Qurumišī contre Čūpān, dans laquelle le jeune Ilkhan, après avoir sans doute initialement approuvé les révoltés, dut se résoudre à prendre le parti de Čūpān et à faire exécuter les émirs. Dans les péripéties de cette importante crise qui suivit la disparition d'Öljeitü (durant laquelle Rašīd al-Dīn avait laissé la vie dès 1318), Ch. Melville trouve des indications sur les facteurs de faiblesse du régime ilkhanide, qui allaient paraître au grand jour après la mort d'Abū Saʿīd, et détecte des rémanences des anciennes oppositions tribales mongoles, une résistance à l'islamisation amorcée, une fidélité aux traditions mongoles dont on trouve également la trace dans les sources persanes. La contribution de Bert G. Fragner (« Iran under Ilkhanid rule in a world history perspective », p. 121-131) confirme de façon tout à fait intéressante le jugement de Ch. Melville. Rompant avec la tradition qui veut voir dans l'Iran post-mongol l'héritage sassanide et achéménide retrouvé, il replace l'Iran dans un espace géographique qui serait moins un avant-poste de l'aire méditerranéenne en direction de l'Asie, qu'un avant-poste vers le sud-ouest des civilisations d'Asie centrale liées à la Chine. Après avoir rappelé comment, historiquement, l'invasion mongole a peuplé l'Iran de tribus nomades mongoles et turques, dont les coalitions et confédérations ont été au cœur du jeu politique jusqu'au début du XX^e^ siècle, il estime que si les éléments urbains et bureaucratiques liés au pouvoir furent les groupes sociaux qui sont pour nous les plus visibles, ils ne furent peut-être pas les principaux bénéficiaires de l'organisation mise en place pour les nomades, le système économique et fiscal ne répondant pas à des exigences de productivité, mais de maintien pour les tribus des possibilités de lutte pour l'acquisition du pouvoir politique. Il montre que le territoire iranien qui reparaît dans des frontières désormais établies, correspond essentiellement à l'aire impartie à Hülegü dans l'ensemble mongol, tandis que l'importance de Tabriz, qui a subsisté en dépit de la perte du rôle de capitale réelle à partir du XVI^e^ siècle, vient de ce qu'elle fut la capitale de Hülegü. Il montre enfin que dans l'administration, à partir des Mongols, les traditions administratives ont été largement différentes de celles des Mamelouks ou des Ottomans, en dépit des rapprochements parfois établis (entre *iqṭāʿ* et *soyūġal* par exemple) ou des similitudes dans le nom des monnaies (le *dīnār*), sans relation réelle avec le système proprement islamique. Mais il est difficile de résumer ici en quelques lignes, la richesse de cette contribution.

D'une certaine façon la quatrième partie intitulée « Vizirat et politique culturelle », présente l'autre volet. On y trouve d'abord une belle analyse d'Assadullah Souren Melikian-Chirvani (« Conscience du passé et résistance culturelle dans l'Iran mongol », p. 135-177) sur la relecture par l'historien et vizir ʿAṭā' Malik Ǧuvaynī, de la domination mongole replacée dans la perspective iranienne, telle qu'elle s'exprime dans son *Histoire du conquérant du monde*, dans les thèmes décoratifs du palais de Taḫt-e Soleyman et sur des objets précieux (une coupe couverte et un bassin de bronze incrusté d'or et d'argent), au moment du bref passage au pouvoir du sultan Tegüder Aḥmad (1282-1284) dont la conversion à l'islam allait entraîner une forte réaction mongole. La contribution de David Morgan (« Rašīd al-Dīn and Ġazan Khan », p. 171-188) est une interrogation sur le mode de composition et les sources du *Ǧāmiʿ al-tawārīḫ* du grand ministre, ainsi que sur sa fiabilité quant au caractère effectif des réformes de Ġazan. Il rejoint en fait les interrogations de Ch. Melville sur l'importance de la survie des traditions mongoles, en s'interrogeant sur le jugement que les Mongols ont porté sur son œuvre (ne fut-elle pas pour eux un signe de déclin ?), pour conclure qu'il n'est pas sûr que l'ouvrage du vizir nous introduise bien à la réalité de l'Iran mongol. La troisième contribution, celle de Birgitt Hoffmann (« The gates of piety and charity. Rašīd al-Dīn Faḍl Allāh as founder of pious endowments », p. 189-202) est une évaluation indirecte des ressources du vizir, à partir de l'étude de ses fondations pieuses. Le chiffre des revenus du *waqf* du Rabʿ-i Rašīdī de Tabriz, dont les actes datent des années 1309-1317 (plus de 100 000 dinars par an) sont sans doute sans commune mesure avec ceux de l'autre grande fondation de Tabriz, le Sanb-i Ġāzān, construit en 1303 par l'Ilkhan (un million de dinars), mais également dans l'autre sens, sans commune mesure avec ce que devaient être les revenus d'important sayyids de Yazd dont les fondations remontent aux années 1320, et dont les dépenses n'excèdent pas 5 000 dinars. Même si ces chiffres doivent maniés avec précaution, on comprend que le vizir qui avait également une solide fortune de départ à Yazd et fut aussi comblé de dons par Öljeitü, finit par être accusé de recevoir à lui seul, un quart des ressources de l'empire. B. Hoffmann interprète l'augmentation des biens mis en *waqf* au cours des dernières années, comme un effort du vizir pour tenter de légitimer par les bonnes œuvres (et tenter de protéger ?) son énorme fortune ; il n'en succomba pas moins en 1318 (victime aussi de la réaction mongole qui suivit la disparition d'Öljeitü ?).

La cinquième partie de l'ouvrage est consacrée aux problèmes religieux. Elle commence par une étude de Monika Gronke sur « La religion populaire en Iran mongol » (p. 205-230), tirée en partie de son livre *Derwische im Vorhof der Macht. Sozial-und Witschaft Geschichte Nordwestirans im 13. und 14. Jahrhundert*. Cette religion populaire est analysée chez les importants et mouvants groupes de derviches qui se constituent autour des maîtres spirituels. L'étude est menée à partir d'une analyse du *Ṣafvat al-ṣafā'*, compilation de récits sur la vie et les miracles du cheikh Ṣafī al-Dîn, réunis après sa mort (1334) par un de ses contemporains, Ibn-i Bazzāz, qui fournit un témoigne fiable sur la vie sociale et religieuse de tous les groupes sociaux. On y voit, dans les circonstances difficiles que connaît l'Iran après l'invasion mongole, la multiplication de

BCAI 17 (2001) Aigle Denise (éd.) : L'Iran face à la domination mongole, recensé par Jean-Claude Garcin
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

ces saints populaires entraînant derrière eux des milliers d'adeptes, des saints aux pratiques les plus diverses (non sans rapports avec les traditions turco-mongoles), en relation parfois avec les Ilkhans Aḥmad Tegüder, Ġazan, Öljeitü, Abū Saʿīd, des personnages souvent en concurrence violente pour se constituer une clientèle, provoquant des divisions au sein des populations, rivalisant de miracles nécessaires pour établir leur autorité, recrutant largement, y compris parmi les tenants de l'orthodoxie religieuse inquiets de perdre leur influence, et aussi bien parmi les Mongols, Turcs, Kurdes et Géorgiens que dans la population iranienne. M. Gronke montre bien que si « le temps n'était pas encore mûr pour qu'un mouvement religieux populaire parvienne à un pouvoir politique indépendant », l'évolution qui s'amorçait allait tout naturellement conduire plus tard au triomphe de la Ṣafawiyya. C'est un univers assez différent que présente Denise Aigle dans l'étude qui suit (« Le soufisme sunnite en Fārs. Šayḫ Amīn al-Dīn Balyānī », p. 231-260). Le document exploité, le *Miftāḥ al-hidāya wa misbāḥ al-ʿināya*, est une vie du cheikh Amīn al-Dīn (m. 1345), restaurateur de l'ordre kāzarūnī fondé au XI^e^ siècle, vie composée par un disciple du cheikh en 747/1346-1347. L'œuvre ressemble à celle que M. Gronke a analysée, en ce qu'elle réunit un ensemble de récits mettant en scène des personnages de catégories sociales diverses, dans la vie desquels le cheikh intervient, favorisant le respect d'une pratique religieuse simple. Mais le cheikh Amīn al-Dīn, aussi effacé qu'il se veuille au service des musulmans, appartient à une grande famille religieuse de Kāzarūn. L'espace dans lequel cette vie se déroule, qui n'est pas totalement à l'abri des troubles de l'époque, est le domaine des Injuides, qui sont au service des Mongols sans doute, mais qui sont aussi des Iraniens (le fondateur de la dynastie descendait du mystique de Hérat, ʿAbd Allāh al-Anṣārī), et qui sont considérés comme les protecteurs des Iraniens du Fars, dont ils ont su s'attirer la fidélité. Il s'ensuit que l'on retrouve dans l'attitude observée à l'égard du cheikh, dans les relations de celui-ci avec les princes injuides, dans les croyances dont il est l'objet, des traits d'une religion populaire, mais où le cadre sunnite n'a pas cédé, dans un contexte politique différent de celui de l'étude précédente ; les grandes constructions du cheikh Amīn al-Dīn ne sont pas sans évoquer celles des notables iraniens de l'époque. Une troisième contribution, celle de Jean Calmard (« Le Chiisme imamite sous Ilkhans », p. 261-292), aborde les problèmes religieux par un tout autre biais, celui de la conversion des princes et des faveurs du pouvoir. Un premier point (Les Ilkhans et l'islam) fait l'historique des conversions royales où les motivations politiques tiennent une grande place et, en esquissant un parallèle avec ce qui s'est produit dans le khanat de la Horde d'Or ou celui de Ča̱ġatai, constate chez les Ilkhans une forte persistance et des résurgences du bouddhisme, la qualité de leur islam prêtant le flanc aux critiques de leurs adversaires musulmans peu convaincus (les Mamelouks par exemple), tandis que, sur le plan intérieur, leur conversion constituait « un facteur supplémentaire de division dans les rivalités pour l'exercice du pouvoir, la désignation de leurs chefs devant toujours se faire selon la loi mongole » (p. 273). La conversion des princes ne semble donc pas avoir joué un rôle déterminant : « c'est par la base que se produira l'islamisation des Mongols d'Iran » (p. 268). Un second point traite des relations des chiites imamites et des Ilkhans. J. Calmard montre que les imamites, profitant du regain de l'imamisme en Iraq à la veille de l'invasion mongole, moins affectés que les sunnites par des déchirements de factions, habitués à traiter avec des pouvoirs temporels qu'ils n'estimaient pas légitimes, ont collaboré sans états d'âme avec les Ilkhans dont l'espace, séparé de celui des grands centres sunnites du Proche-Orient, permit alors le développement de Ḥilla. Dans ces circonstances favorables, les imamites cherchèrent, en compétition avec les sunnites, à attirer les Ilkhans vers le chiisme, ou à faire apparaître comme chiite l'islam des Ilkhans, la conversion la plus authentique au chiisme étant celle d'Öljeitü (en dépit d'un retour ultime au sunnisme en raison des réactions anti-imamites) : le pouvoir des Ilkhans pouvait ainsi apparaître à leur adversaire Ibn Taymiyya, comme manipulé par les milieux imamites. Dans un dernier point, J. Calmard s'interroge sur l'influence et l'importance réelles de l'imamisme sous les Ilkhans. Elle est perceptible nettement en Iraq où l'imamisme se consolide doctrinalement et d'où il commence à rayonner au Ǧabal ʿĀmil, au Liban, un imamisme non agressif à l'égard du sunnisme dans le climat de tolérance religieuse relative du milieu ilkhanide. En Iran proprement dit, les centres importants semblent s'être maintenus sans progression, voire avoir régressé après la tentative avortée d'Öljeitü d'imposer l'imamisme. L'imamisme ses souverains eux-mêmes est surtout lié à une dévotion aux Ahl al-Bayt et aux Imams, dévotion adoptée aussi par bien des sunnites, que les imamites se sont efforcé, par la suite de revendiquer comme chiites. J. Calmard conclut que notre connaissance de la religion des princes et des doctrines adoptées par eux est beaucoup moins sûre que celle des manifestations de la religion populaire.

Une sixième partie regroupe les contributions sur les manuscrits et documents d'archives. Il eût peut-être été judicieux de placer en début du chapitre, en dépit de la chronologie, l'étude de Francis Richard (« Un des peintres du manuscrit *Supplément persan 1113* de l'histoire des Mongols de Rašid al-Dīn identifié », p. 307-320) : il s'agit de Sayf al-Dīn Vāḥidī, mentionné vers 1430 parmi les artistes travaillant à la cour du timouride Bāysunqur. À cette étude se réfère en effet l'analyse de Karin Rührdanz, « Illustrationen zu Rašid al-Dins *Ta'rīḫ-i mubārak-i Ġāzānī* in den Berliner Diez-Alben » (p. 295-306), et la table des 113 peintures du manuscrit de Paris donnée par F. Richard (p. 314-319) n'est pas inutile pour suivre l'étude de K. Rührdanz : elle compare en effet à cette production d'époque timouride, les peintures du Diez-Album de Berlin, dont elle peut ainsi identifier les

BCAI 17 (2001) Aigle Denise (éd.) : L'Iran face à la domination mongole, recensé par Jean-Claude Garcin
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

sujets. Elle date ces peintures du XIV^e siècle, non sans noter combien la représentation d'époque timouride, quelle que soit sa beauté, a pu entraîner parfois de glissement de sens ou de perte de signification sur les mêmes sujets, par rapport aux peintures ilkhanides (ce qui constitue sans doute un avertissement pour tout historien qui serait tenté d'établir un rapport trop étroit entre le texte de Rašid al-Dīn et ses illustrateurs postérieurs). Une dernière communication de Gottfried Hermann (« Zum persischen Urkundenwesen in der Mongolenzeit Erlasse von Emiren und Wesiren », p. 321-331) étudie la présentation des documents émanant de grands émirs mongols ou de vizirs, où se perpétuent les règles complexes de chancellerie propres aux Mongols, dans l'usage des sceaux en particulier, même si à partir Abū Sa'īd des formules en arabe coufique remplacent parfois les inscriptions géométriques en chinois. Dans cette dernière communication, on retrouve donc une des interrogations récurrentes des auteurs de l'ouvrage sur la persistance des traditions mongoles sous les Ilkhans. Le livre se termine par un utile index des noms de personnes et des noms de lieux (p. 335-354).

Nous avons tenté de rendre compte de la diversité des sujets abordés dans ce livre de format modeste, mais dont le contenu est très riche. Les articles les plus techniques ou ceux qui traitent d'épisodes de l'histoire politique sont sans doute moins accessibles que les autres aux non-spécialistes de l'Iran ilkhanide. Mais il semble qu'un souci commun ait animé les participants du colloque de mieux évaluer la portée des témoignages de l'historiographie iranienne, pour mieux comprendre le processus complexe de l'islamisation, ce qui peut être utile à des historiens travaillant sur d'autres époques et d'autres pays.

Jean-Claude Garcin
Université de Provence

BCAI 17 (2001) Aigle Denise (éd.) : L'Iran face à la domination mongole, recensé par Jean-Claude Garcin
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net